

YVAN STRELZYK

# LE CHÂTEAU D'ÖDREK

ROMAN-FEUILLETON

TRADUIT DE L'EKLENDAIS

EKLENDYS

*Editions de l'Astronome*

## LA MALÉDICTION DU CHÂTEAU D'ÖDREK

A.D. 1630

*J*amais ils n'auraient dû passer par la forêt. La pluie était forte, bien sûr, et ils n'avaient plus le courage nécessaire pour ce long détour, surtout à la tombée de la nuit. Il se disait aussi que, sur des sentiers détrempés, il aurait vite fait de tomber, avec sa grande hotte de colporteur. Au moins, lui avait dit son compagnon de voyage, dans les bois les chemins seraient sûrement moins boueux, et ils seraient davantage à l'abri du vent. Pourquoi diable l'avait-il écouté ?

Où était-il, d'ailleurs, cet infortuné compagnon ? Il n'osait y penser, imaginant le pire, et préférant oublier les hurlements atroces entendus peu après leur séparation. Peu lui importait à présent. Il voulait fuir, tout simplement fuir, et survivre. Sa hotte à tiroirs, pleine d'almanachs, d'onguents, de décoctions et de précieux colifichets, gisait quelque part derrière lui, dans l'obscurité de la forêt. Mais pas assez loin. Malgré sa course éperdue il était encore trop près, bien trop près, du lieu où il les avait aperçues : elles, les Bêtes, qui les traquaient en silence depuis un moment. Quand leurs yeux avaient enfin brillé dans les ténèbres, en même temps que s'était fait entendre ce grognement surnaturel, il avait compris qu'il devrait s'enfuir au plus vite ou mourir.

D'effroi, son compagnon de voyage en avait lâché sa lanterne. Dans la seconde, une forme affreuse s'était jetée sur le malheureux. Une forme bien trop grande pour être celle d'un loup, une forme contrefaite et cauchemardesque. Abandonnant sa hotte derrière lui, il avait couru dans le noir, indifférent aux griffures des branches et des ronces,

*aux chutes dont il se relevait aussitôt sans s'inquiéter de la douleur. Mais à présent, il était pris au piège : les Bêtes avaient mené la chasse et l'encerclaient. Combien étaient-elles ? Trois, peut-être ? Il se figea, comprenant que c'était la fin. Avant de refermer ses paupières une dernière fois, il vit deux choses abominables. Des dents, des crocs monstrueux qui se jetaient sur lui de plusieurs côtés. Puis au moment où son bras lui était arraché au-dessus du coude : des yeux. Les yeux fous de la Bête qui l'éventrait.*

*Des yeux de femme.*

## PREMIÈRE PARTIE

### LA GUERRE

#### CHAPITRE PREMIER

#### LE COLLIER DE LA PRINCESSE CHRISTINE

J'imagine que toute cette histoire a débuté ainsi : dans le palais royal, à Stockholm, ou dans l'une ou l'autre résidence où séjournait la cour, un quelconque jour de décembre de l'an de grâce 1629. Comme à son habitude, le monarque devait caresser sa barbiche blonde tout en réfléchissant, conservant dans ce moment d'absence un regard vif et perçant, comme s'il continuait à scruter son environnement avec attention. Un air d'intelligence profonde qui n'était pas qu'apparence. De fait, à ce que l'on disait, Gustave II Adolphe avait de prodigieuses capacités intellectuelles. Plus d'une fois, ses conseillers avaient remarqué qu'il conversait avec eux tout en poursuivant une réflexion intérieure sur un sujet totalement différent. Silencieux, le regardant faire, le chancelier Oxenstierna restait immobile, appuyé au manteau de cheminée de leur cabinet de discussion. La réponse du roi ne tarderait guère.

« Bien sûr, Comte, nous ne pouvons rester sourds à ces requêtes » conclut Gustave Adolphe d'une voix claire.

Et l'on n'y reviendrait plus : la Suède entrerait en guerre.

« Si tôt après notre conflit avec la Pologne, Sire ? risqua Oxenstierna pour la forme.

– Eh, quoi ? N'avons-nous pas signé la trêve à Altmark en septembre ? La Livonie est à nous, et les choses sont

claires à l'Est. Nous avons fait la paix avec les Danois et les Russes... Non, tout est réglé autour de la Baltique. Maintenant, c'est à l'Empereur qu'il faut s'intéresser. Même si, je le concède, ce sera moins simple. Cette guerre est si... complexe. »

Le chancelier avait relevé l'hésitation du roi, fait si rare qu'il en haussa le sourcil.

« Le jeu des alliances, Sire ? Ces Français qui se joignent aux protestants des Provinces-Unies contre leurs frères catholiques de l'Empire, uniquement pour contrecarrer les Habsbourg ?

– C'est assez inattendu, en effet.

– Et vous-même, répondrez-vous aux offres du cardinal ?

– Richelieu est assez retors pour que j'y réfléchisse à deux fois. Cela dépendra de son attitude lorsque nous serons entrés en Allemagne. Je crois savoir que sa politique ne lui attire pas que des amis parmi les catholiques de son propre camp. Et ses tentatives d'alliance en Bavière ?

– Il aura un homme dans la place : le redoutable Père Joseph. Attendons de voir ce qu'il en sortira à l'assemblée de Ratisbonne.

– Bien. »

Le roi caressa machinalement les pointes de son col de dentelle en se tournant vers la fenêtre. Dehors, la nuit était tombée sur le parc recouvert de neige. Au loin, on apercevait les flambeaux des gardes faisant leur ronde.

« Enfin, alliance avec les Français ou non, Comte, nous devons répondre à l'appel de nos frères protestants. Pour le roi de Suède, c'est même un devoir.

– Est-ce vraiment là la seule raison qui vous pousse à entrer en guerre contre l'empereur Ferdinand, Sire ?

– Non, bien évidemment. Mais c'est la principale. Il faut à la Réforme une figure tutélaire. Puisque personne d'autre ne semble faire l'affaire depuis l'échec des Danois, je serai celui-là. Je rassemblerai les protestants sous mon égide, voyez-vous.

– Ce souhait vous honore, Sire. Mais la tâche sera ardue.

– Je le sais, dit Gustave Adolphe en se retournant. J'espère que c'est là mon devoir. »

Le roi s'assit dans un fauteuil, face à la cheminée. Le chancelier, lui, resta debout. Le souverain savait qu'il ne devait pas y voir de signe de défi, mais la posture qui leur convenait le mieux lors de leurs entretiens. Il croisa les bras sur sa large poitrine. Le reflet des flammes dansait sur ses prunelles ardentes.

« Et les autres raisons, Sire ?

– Vous les connaissez aussi bien que moi : nous devons mettre un terme à l'avancée de l'Empire vers la Baltique. Repoussons les Habsbourg jusque sur leurs terres et cantonnons-les-y. Qu'il se tourne vers la Méditerranée si cela lui chante, mais Ferdinand n'aura jamais le Nord. J'y veillerai.

– Et vous pensez que la guerre sera la réponse adéquate...

– Oui. Je l'espère, du moins.

– Mais alors, Sire, cette campagne devra installer notre présence de manière durable. Si nous n'établissons pas des têtes de pont sur les rivages allemands de la Baltique, nos efforts seront vains – et je ne parle pas simplement de maintenir nos lignes logistiques. Car nous pourrions vaincre les armées catholiques, mais qui les empêchera de revenir une fois que nous serons rentrés en Suède ?

– Vous avez raison, Comte, admit le roi en fronçant les sourcils. C'est une... vision à long terme qu'il nous faut, cette fois plus que jamais. »

Deuxième hésitation. Oxenstierna détourna le regard vers la carte d'Europe déroulée sur la table du cabinet. En vérité, les États d'Allemagne du Nord se donneraient de plein gré à Gustave Adolphe si celui-ci voulait bien les arracher à la maison d'Autriche. Mais pour cela, il devait faire passer plusieurs de ces principautés, sur la côte, sous la couronne suédoise. De préférence en Poméranie. Une campagne militaire, un traité d'annexion... Cela devait être faisable. Le monarque le tira de sa réflexion :

« Quand pensez-vous que nous pourrions faire débarquer notre armée en Allemagne ?

– Quand ? Eh bien... Si nous pouvons mettre au point les dernières réformes au sein des troupes et du commandement, je dirais dès avril prochain. Mais cela veut dire que notre nouvelle stratégie fera ses preuves lors de notre pre-

mière bataille. C'est un risque à prendre ou non. Vous pouvez en décider autrement. »

Le roi Gustave lui lança un regard acéré.

« Pensez-vous que cela soit prématuré ?

– L'organisation de manœuvres préparatoires serait un grand atout, Sire. Certes, en raison des protestations émises par les princes-électeurs, l'Empereur ne peut plus autant s'appuyer sur un chef de guerre comme Wallenstein – pour le moment –, mais il suffit que Tilly nous attende près de la côte et nous prenne au dépourvu... Ce serait désastreux.

– Et le conflit avec la Pologne est terminé.

– En effet. Plus question d'y aller mettre notre stratégie en pratique. Mais cette guerre ne s'est pas achevée comme nous l'aurions souhaité, ajouta le chancelier avec un triste sourire.

– Alors va pour de grandes manœuvres. Dommage. Rien ne remplace le combat.

– Non, en effet. Nous ne pouvons pas non plus reprendre les armes en brisant un traité de paix, par exemple pour annexer le Halland. Cela nous entraînerait dans une guerre nouvelle qui nous détournerait de notre action contre l'Empire. Ce qu'il nous faudrait, c'est une campagne courte, nécessitant peu d'hommes, et sans grand risque politique.

– Nous pourrions... »

Troisième hésitation, et cette fois la phrase resta en suspens. Oxenstierna n'osa pas reprendre la parole. Un silence s'instaura, ponctué du crépitement des flammes dans la cheminée. Quand on frappa à la porte, il sursauta.

Le roi, lui, resta impassible. Mais quand la porte s'ouvrit, il savait déjà à quoi s'attendre : une silhouette minuscule, aux cheveux blonds tombant sur les épaules, fit son entrée dans le cabinet, bientôt suivie par une dame de la cour. Toutes deux firent la révérence, à commencer par la petite fille, et s'approchèrent du souverain.

« Bonsoir, Sire mon papa, dit l'enfant d'une petite voix déjà bien assurée. Je viens vous saluer avant d'aller dormir.

– Bonsoir, ma fille. Comment vous portez-vous, depuis ce matin ?

– Bien, répondit la princesse Christine. Mais Nanette m’a encore interdit de monter à poney. Dites, petit papa, voulez-vous bien, vous ?

– Non, princesse. Vous devez respecter les décisions de votre nourrice. Moi-même je m’y conforme scrupuleusement : elle sait ce qui est bon pour vous. »

La dame inclina la tête, en signe de remerciement. Mais la fillette n’en resta pas là :

« Et un cheval, gentil papa ? Quand aurai-je un cheval ?

– Quand vous serez assez grande pour le monter toute seule, ma fille.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment. Il est même indispensable que vous sachiez monter. Mais avant cela, vous vous exercerez sur un poney – le moment venu.

– Et j’aurai aussi un mousquet, plus tard ?

– Vos soldats les porteront pour vous, petite princesse, répondit le roi en dissimulant un sourire. Mais il est temps pour vous d’aller dire vos prières, Christine. Que le Seigneur veille sur votre sommeil.

– Et sur le vôtre, Sire mon papa. Donnez-moi mon baiser. »

Gustave Adolphe se pencha, presque machinalement, vers sa fille, mais son regard accrocha un détail qui interrompit son geste. Comme l’enfant se hissait sur la pointe des pieds pour jouir de son seul contact physique quotidien avec son père, il finit par lui accorder ce qu’elle attendait de lui. Puis il les congédia, elle et la dame, la fillette sortant tout heureuse en tenant la main de sa nourrice. Aussitôt le roi se leva, se tournant vers son chancelier :

« Comte, avez-vous vu le collier de ma fille ? »

Oxenstierna ne put dissimuler sa surprise. Il quitta le manteau de la cheminée pour faire quelques pas en direction de la table.

« Eh bien... oui, Sire, fit-il en cherchant à se remémorer la tenue de la princesse. C’était un collier... serti de pierres d’ambre. Magnifique, au demeurant.

– Et l’ambre, Comte : est-ce que cela ne vous dit rien ? »



Le visage du chancelier s'éclaira soudain :

« Bien sûr ! Eklendys ! Comment n'y ai-je pas pensé ?

– Une campagne rapide, pour laquelle peu de moyens seraient nécessaires : n'est-ce pas ce que nous cherchions ?

– Assurément. L'armée eklendaise ne nous opposera qu'une résistance dérisoire, mais cela suffira pour tester notre nouvelle machine de guerre, dit Oxenstierna comme pour lui-même, penché sur la carte d'Europe, le doigt sur la côte baltique. Mais... quelles conséquences politiques cette attaque aura-t-elle ?

– Aucune, à mon avis, répondit le souverain en se postant à son côté. C'est un royaume orthodoxe : il n'aura d'autre allié que la Russie. Or le tsar Michel est surtout occupé à guerroyer avec les Polonais, voire à gagner des terres en direction de la mer Caspienne.

– Certes. Mais l'alliance eklendaise avec la France ?

– Richelieu devra fermer les yeux pour cette fois. S'il tient à nous voir entrer en guerre contre l'empereur Ferdinand, cela en sera le prix. En outre, nous n'avons pas l'intention d'annexer ce pays, n'est-ce pas ?

– Non, en effet. Mieux vaut nous installer dans des États plus proches de la frontière danoise... ou nous étendre en direction des provinces baltes. Mais quel prétexte trouverons-nous pour attaquer le royaume ?

– Les taxes, répondit le roi comme s'il avait déjà mûrement réfléchi à la question. Leurs taxes sur le hareng, le cuivre ou le fer... Et le prix exorbitant qu'ils nous demandent pour leur ambre jaune. Même au temps de sa splendeur, la Hanse n'a pas été plus cupide ! Notre attaque aura donc ce double avantage d'exercer l'armée à son nouveau fonctionnement, et d'obtenir de meilleures conditions commerciales avec les Eklendais.

– Alors qu'il en soit ainsi, conclut le chancelier. Eklendys... »

Tous deux examinèrent dans quelle mesure les troupes engagées dans cette opération pourraient faire leur jonction, plus tard, avec l'armée envoyée en Allemagne.

« La campagne eklendaise se fera donc en avril. Quand pensez-vous que nous pourrions attaquer l'Empire sur ses

terres, Comte ?

– Peu après. La marche sur Borghavan<sup>1</sup> ne devrait pas trop nous retarder. Pour répondre au plus tôt à la supplique de nos frères protestants, disons... juin ou juillet. Oui, nous pourrons poser le pied en Poméranie en juillet prochain au plus tard. Et pour cette partie-là, les choses ont déjà été approuvées par la Diète en début d'année.

– Parfait. Je vous verrai demain pour l'organisation de cette guerre – et pour celle qui suivra. Merci, Comte ».

Le chancelier s'inclina et sortit du cabinet. Il savait déjà que, lors du conseil du lendemain, le roi Gustave aurait planifié ses campagnes à venir dans les moindres détails, et qu'il n'aurait plus qu'à les agréer. Des plans parfaits, une fois de plus.

Et c'est ainsi, à cause du collier d'ambre de la princesse Christine, que furent décidées les tragiques mésaventures du capitaine Ernö Lifhort.

## CHAPITRE II

### UN RÉVEIL COMME TANT D'AUTRES

La journée du 8 avril 1630 commença de fort contrariante manière. Depuis le bas de l'escalier, dans la cour même de cet hôtel parmi les plus cossus de Serdekinn<sup>2</sup>, on entendit la tempête approcher : pas bien grande – à peine plus de cinq pieds de haut –, mais dotée d'une voix aussi stridente que portant loin. À peine descendue du carrosse, elle tonitrua au point de réveiller les deux dernières personnes de la maisonnée encore endormies, à savoir Madame et le capitaine Lifhort. Celui-ci poussa un gémissement d'ennui : c'était toujours plus ou moins la même histoire...

« Et sous mon propre toit, en plus ! vociférait le trublion montant les escaliers aussi vite que ses nombreux volants et dentelles le lui permettaient. Sous mon propre toit ! A-t-on

1. La capitale d'Eklendys (NdT).

2. À l'époque l'une des cinq plus grandes villes d'Eklendys (NdT).

jamais vu pareil affront ? À moi, mes gens ! Aux armes ! À moi ! »

Dans sa fureur, le petit homme ne voyait même pas avec quelle condescendance le regardaient ses propres valets. Visiblement, ce n'était pas la première fois que cette scène se jouait sous leurs yeux. Et ceux qui avaient l'oreille collée contre la porte de la chambre de Madame n'entendirent rien qu'un bâillement viril mais las. Monsieur, vieillard chenu fardé avec recherche, traversa en trombe ses appartements, bousculant des adversaires et des badauds imaginaires, pour se planter devant le lieu du délit, prêt à foudroyer les coupables de son regard exterminateur, et accessoirement à rosser le fâcheux de sa canne d'ébène. Il fit un dernier pas vers la porte quand celle-ci s'ouvrit.

Dans l'embrasure, nonchalamment appuyé sur l'un des deux battants, se présenta un grand gaillard aux cheveux bruns dénoués, tombant avec autant de nonchalance sur des épaules bien faites, à peine recouvertes d'une ample chemise de lin qui laissait voir un torse de champion antique. C'était un homme jeune, vingt-cinq ans à peine, au teint mat et aux yeux gris. Sa moustache taillée à la polonaise gardait un air fringant, voire insolent en ce réveil importun, et sa bouche avait ce petit rien qui ensorcelle les femmes et désespère leurs maris. Pour le reste, il avait déjà enfilé sa culotte et ses bottes de cavalier. Derrière lui, dans l'obscurité, le vieillard entendit un gloussement amusé. Il ouvrit la bouche, prêt à proférer sa malédiction éternelle, mais le jeune malotru lui vola la parole :

« Eh bien, Monsieur ? Sont-ce là les manières d'un gentilhomme ? Qui vous permet de réveiller ainsi les honnêtes gens ? J'attends de vous des explications ! »

La bouche du mari, qui béait déjà, en tomba sur son col, révélant l'état peu flatteur de sa dentition. Ce à quoi l'insolent répliqua par un sourire irréprochable. Mais sacredieu, le freluquet ne s'en sortirait pas de la sorte ! Il allait en entendre, avant une bastonnade bien méritée !

« Espèce de jeune...

– Allons, ce ne sont pas là des excuses ni même des explications, Monsieur ! l'interrompit sans vergogne l'élégant

malappris. Car non seulement vous m'avez réveillé, moi, ce qui est déjà assez criminel pour être dénoncé aux gens de notre monde, mais qui plus est vous avez interrompu le sommeil de Madame, ce que personne ne saurait vous pardonner. Même le dernier des butors ne se serait pas permis l'outrecuidance dont vous venez de donner la preuve !

– Mais enfin !... Je !...

– Que nenni, Monsieur ! Que nenni ! Sachez que si Madame n'éprouvait pas autant d'indifférence à votre égard, je serais obligé de vous demander d'en répondre demain matin.

– Et... Et comment cela ? parvint à se reprendre le mari bafoué. Comment pourriez-vous avoir assez d'honneur à défendre ? Car enfin, nous ne sommes pas du même rang, et...

– Ah, pardon, Monsieur ! Pardon ! Respectez-moi, je vous prie ! Ne vous suffit-il pas d'avoir tant manqué de respect à celle dont vous avez troublé le sommeil ? Et quant à mon honneur, j'en ai à revendre – encore que je doute fort que le mien ait quelque rapport avec le vôtre, ce dont je suis bien aise !

– Insolent personnage ! Je...

– Car enfin, Monsieur, mettons un terme à cet incident lamentable, voulez-vous. Il ne me sied guère de disputer avec un butor inconnu et malveillant aux premières lueurs du jour, à l'heure où les personnes de mon rang cherchent le repos et jugent indécentes les visites qui n'ont pas été annoncées.

– Moi, un butor !... Moi... qui suis le maître de ces lieux !...

– Ah, vraiment ? riposta le charmant parasite, avec un regard aussi amusé que moqueur. Eh bien, soit : prouvez-le !

– Comment ?!

– Oui, prouvez-le ! J'attends... » conclut-il en s'appuyant de manière plus confortable, mais tout aussi irrévérencieuse, sur le battant fermé de la porte.

Écumant de rage mais contraint de céder faute de pouvoir se faire entendre, le petit homme prit une profonde inspiration. Puis, le torse bombé, la barbiche conquérante

et la voix haut perchée, il déclama la liste de ses titres et possessions, assénant sa généalogie jusqu'aux temps reculés du roi Miskol avant d'en revenir au grand-père paternel qui avait fait construire cet hôtel pour le léguer, ainsi que le reste de sa fortune, à ses fils et petit-fils. Il était donc chez lui, maître des lieux et de ses domestiques, et tant qu'il y était, par les liens sacrés du mariage, de sa femme couchée dans la chambre voisine.

Nullement impressionné, le paltoquet reprit toutefois une posture correcte, rectifiant la position ainsi qu'un militaire, les mains dans le dos, et haussa le sourcil droit.

« En effet, bien que je ne puisse fonder mon jugement que sur ce que vous m'avancez là sans autre espèce de preuve, dit-il enfin, je veux bien croire que vous puissiez être celui que vous prétendez. D'où la fin de ma garde sur le sommeil de Madame, puisque en tant que légitime conjoint vous pouvez aspirer à me relever de mon service. Néanmoins...

– Oui ? Eh bien, quoi encore ?!

– Il reste un petit détail qui... Comment dire ? C'est si gênant...

– Quoi ? Allez-vous enfin parler, imbécile ?

– Soit. Puisque vous insistez... Alors sachez, Monsieur, que même en ouvrant tout grand les battants de cette porte, l'embrasure ne serait pas assez grande et vous ne pourriez entrer dans la chambre qui se trouve derrière.

– Ah non ? s'étrangla de nouveau le mari. Dites-moi donc ce qui pourrait m'en empêcher, je vous prie !

– Mais... les cornes, Monsieur. Les cornes ! »

Et sur cette dernière perfidie, il le planta là, s'engouffrant dans la chambre en refermant la porte derrière lui. Après avoir donné un tour de clé, il revint rapidement au lit à baldaquin où se prélassait toujours une dame de haute noblesse aux formes généreuses, boucla sa ceinture, enfila sa veste de drap, passa son baudrier et se couvrit les épaules de sa cape fatiguée. Ramassant son chapeau à large bord tombé sur les pantoufles de sa maîtresse, il lui déposa au passage un baiser sonore sur le front puis, après lui avoir caressé le menton, la salua très bas, un rien ironique, tandis que résonnaient sur la porte les coups de canne du cocu bien né. L'instant

d'après, Lifthort avait disparu par le couloir dérobé menant au boudoir de Madame.

Sur le palier, Monsieur avait fini par rassembler ses gens. Il n'en fallut pas moins de trois pour défoncer la porte avant de livrer le passage au mari. Ce dernier entra, la mine sinistre et l'épée brandie, prêt à immoler la cause de son déshonneur. Mais à sa grande déconvenue – bien qu'il s'y attendît un peu –, et à son égal soulagement – car pour avoir autant d'aplomb l'adversaire devait être un fin bretteur –, le jeune insolent n'était plus là. De rage et pour la forme, il donna de grands moulinets d'épée dans le vide, se réappropriant la chambre comme un chien marque son territoire. Derrière lui, Madame ne put réprimer un nouveau gloussement.

« Qui était-ce ? tonna Monsieur. Quel est son nom, que je le fasse attraper où qu'il aille se cacher, puis le châtie comme il le mérite ? »

La dame répondit d'un bâillement fortement teinté d'en-nui, et sans se soucier des domestiques qui avaient suivi leur maître et se retenaient au mieux de rire du spectacle, finit par articuler d'une voix à chaque syllabe plus claire :

« Au lieu de faire l'enfant, mon ami, faites-moi donc porter mon déjeuner. Et tant que vous y serez, faites aussi monter ma dame de compagnie... »

L'amant effronté, lui, était déjà loin. Très loin, même. Il avait aussitôt perdu le souvenir du réveil pour ne garder que celui de la nuit – et encore, seulement celui de l'étreinte et des parfums de sa partenaire. Car le visage de la bien-aimée de ces quelques derniers soirs s'estompait déjà, tout comme avait fini par s'épuiser le désir qu'elle avait fait naître en lui, une semaine auparavant, lors de leur rencontre inopinée après le spectacle des Hongrois. Une semaine ! Cela commençait à lui sembler un commencement d'éternité. Chaque jour ressemblant au précédent, une fois la femme possédée, la passion étouffait sous le poids de la lassitude et de la répétition. En vérité, à quoi bon consumer sa vie pour l'amour d'une seule alors que tant d'autres avaient de nouveaux secrets à partager, de nouvelles sensations à faire connaître, de nouveaux enivremments à prodiguer pour faire

oublier l'ennui ?

Capitaine par la grâce de son père et séducteur par celle de la Nature, Ernö Lifhort était donc reparti en quête de nouveauté, droit et fier sur la selle d'un étalon gris presque aussi fringant que lui. Tenant ses rênes d'une main, il gardait l'autre posée le poing fermé contre sa taille, ne l'en ôtant que pour la porter à la pipe à long tuyau qu'il aimait avoir coincée à un coin de sa bouche, pour se donner un air de défi. Où ses pas allaient-ils le mener aujourd'hui ? Comment allait-il employer sa journée ? Il n'en savait rien encore, mais peut-être quelque piécette trouvée au fond de sa bourse allait-elle lui donner de l'inspiration quant à la manière de la dépenser.

« Et où donc ai-je laissé tomber mon gant ? se demandait-il tout haut en baissant le regard jusqu'à sa ceinture, où ne pendait plus que la moitié de la paire offerte trois mois plus tôt par une ancienne conquête. J'espère qu'il n'est pas entre les mains de ce vieillard fardé, ce serait bien fâcheux. À me faire regretter de ne pas le lui avoir laissé en travers de la figure. »

Malheureusement, ce jour-là, le sort lui était décidément contraire. Car en effet, le gant était resté dans la chambre de Madame. À présent que celle-ci s'était retirée dans son boudoir avec sa dame de compagnie, Monsieur était revenu sur les lieux de son humiliation, arpentant la pièce d'un pas aussi fougueux que pathétique, et grommelant entre ce qui lui restait de dents de théâtrales malédictions. Mais que pouvait-il y faire ? N'était-ce pas là le sort qui attendait tout barbon de son âge, époux d'une femme coquette, bien faite et – hélas – intelligente, et surtout trois fois plus jeune que lui ?

Mais si les ans l'avaient rendu débile et ridicule, ils l'avaient aussi fait puissant. Certes, Monsieur jouissait de relations qui eussent pu aisément faire châtier cet insolent bellâtre, et pourtant ce n'était pas à cela qu'il songeait. Non. La puissance qui l'habitait était le fruit d'une très obscure expérience, en laquelle la sagesse apportée par l'âge n'entraînait rien, et bien au-delà de la force et de l'autorité de ses amis gentilshommes. Ce pouvoir, il le tenait de ses ancêtres,

mais dans le plus grand secret. Même son épouse n'en savait rien, et s'il avait eu des enfants de ses précédents mariages qui fussent encore en vie, il n'était pas certain qu'il le leur eût transmis à son tour. Or pour y avoir recours ce matin-là, il lui manquait une chose précise.

En fait, tandis qu'il donnait le change à ses domestiques en singeant le mari jaloux, il passait et repassait en revue les moindres recoins de la chambre de Madame, à la recherche de cette chose si furieusement désirée. Puis il la vit, tombée entre le lit et le mur, dans la partie la plus mal éclairée de la ruelle : un objet ayant appartenu à son persécuteur, en l'occurrence un gant. Le tirant de sa cachette à l'aide de sa canne, il le souleva de deux doigts emplis de dégoût et le porta dans la lumière. Cet accessoire n'appartenait pas à Madame, il en était certain. Que devait-il faire ? Le retourner, doigt par doigt, afin de savoir si le sixième ou le septième ne recelait pas un aimable poulet écrit par son épouse ?

« Non, se reprit-il. Je n'ai pas besoin de plus de souffrance aujourd'hui. Ceci me suffira bien pour ce que j'ai à en faire, je ne veux pas en savoir davantage. Allons-y sans perdre de temps, la vengeance n'en sera que plus prompte. »

Alors Monsieur héla un valet pour lui signifier qu'il se retirait dans son cabinet, et qu'il ne recevrait aucune visite. De retour dans ses appartements, il s'enferma à double tour, refermant lui-même les volets.

« *Mecap sibon anod*, se mit-il à psalmodier d'une voix sans timbre. *Sibon ereresim, idnum ataccep sillot iuq ied sunga...* »

Et tout en récitant l'incantation propitiatoire, il sortit d'un coffre verrouillé, dissimulé derrière des rouleaux de drap au fond d'une armoire, une grande quantité de bougies, un bâtonnet de suif, de l'amadou et un briquet.

« *Sislexce ni annasoh. Inimod enimon ni tinev iuq sutci-deneb. Sislexce ni annasoh...* »

En un geste leste qui révélait une longue pratique, il se pencha pour dessiner sur le sol un cercle avec le suif et y disposer, entre des inscriptions cabalistiques à jamais hors d'atteinte de la compréhension des non-initiés, sept bougies



rougeâtres recouvertes de coulures innombrables et grumeleuses. Quand il les alluma, elles dégagèrent une écœurante odeur de viscères.

« *Aut airolg arret te ilaec tnus inelp*, continuait-il, le soupçon d'un sourire au coin des lèvres, *htoabas sued sunimod, sutcnas...* »

Le reste de ces formules vénéneuses n'a pas à être retranscrit ici. Mais elles cessèrent enfin, quand Monsieur défit de son cou l'amulette que lui avait léguée son père, lequel la tenait de son propre père, qui avait construit sur elle la fortune de sa famille. Délicatement, après l'avoir baisée au revers, il la fit glisser dans le gant de son rival tenu au milieu du cercle de suif. Puis il passa l'objet détesté à la flamme de chacune des bougies.

« Voilà, c'est fait, pensa-t-il alors que la sueur perlait à son front et qu'un frisson contre nature commençait à le parcourir. C'est fait. Que l'envoûtement s'accomplisse ! Puisque par l'amour il a péché, que par l'amour il soit puni ! »

Et tandis que la transe s'emparait de lui, il ferma les yeux et s'abandonna à une nouvelle récitation de son bréviaire des Abysses.

À l'autre bout de la cité, Lifhort s'était enfin décidé pour une taverne où l'on jouait aux dés. Bien sûr, sa dernière expérience du lieu s'était conclue par un combat en duel dans une arrière-cour. Mais son adversaire l'avait bien cherché, au fond, car il était de notoriété publique que le capitaine ne souffrait pas les tricheurs. Même les sergents de ville, qui avaient si souvent fermé les yeux sur ses fredaines, ne l'auraient jamais soupçonné d'avoir recours à des dés pipés. Mais cette fois, il ne s'y trouvait pas de joueurs avec qui disputer une partie. Il faut dire que l'heure était encore trop matinale pour eux comme pour lui. Lifhort se résignait à commander du vin quand un homme voûté affublé d'un bonnet de tissu informe fit son apparition dans la salle commune en lançant des regards dans toutes les directions.

« Oh non... »

Le capitaine détourna prestement le regard, appuyant son front dans une main et voilant son visage d'un nuage puisé

dans sa bouffarde. Mais rien n'y fit : l'homme le reconnut et vint le trouver.

« Bonjour, Maître, lui dit-il avec douceur en se penchant par-dessus son épaule.

– 'Jour, Tamas, maugréa Lifhort sans lever les yeux. Tu m'as quand même trouvé, hein ?

– C'est votre cheval, dans la cour, qui m'a arrêté. Car j'aurais pu vous chercher encore longtemps, Maître. Comme les autres fois.

– Et que me veux-tu, aujourd'hui ?

– Maître, c'est votre père... »

Les épaules de Lifhort s'affaissèrent. Rien ne pouvait être pire.

« Et que me veut-il ? demanda le capitaine d'une voix lasse en tournant enfin son regard en direction du domestique.

– Hélas, Maître, je crains qu'il ne s'agisse d'une bien triste nouvelle...

– Vertubleu ! Serait-il donc mort ? s'exclama le jeune homme en se redressant d'un coup, une lueur d'espoir au fond des yeux.

– Oh non, Dieu nous en garde ! le déçut le valet. Non, il va bien, hormis pour sa goutte. Mais c'est à cause d'une grande tragédie qu'il vous fait mander.

– Vraiment ? Mais qu'est-ce donc ? Vas-tu enfin me dire de quoi il retourne ?

– Mais... la guerre, Maître. La guerre. »

### CHAPITRE III

#### « MONSIEUR MON FILS »

« **E**h bien, Monsieur mon fils, est-ce ainsi que vous manifestez votre joie à me revoir ? Et comment ce pauvre Tamas a-t-il pu vous persuader cette fois-ci de vous présenter, de si bonne heure pour vous, en ma demeure ? Je n'ose imaginer dans quels endroits il a encore dû aller vous trouver... »

## Table des matières

Note	3
A.D. 1630 (préambule)	5

### PREMIÈRE PARTIE LA GUERRE

I.	Le collier de la princesse Christine	7
II.	Un réveil comme tant d'autres	13
III.	« Monsieur mon fils »	21
IV.	En selle !	28
V.	Draxen-Åle Smaud	34
VI.	Récit sous la tente	40
VII.	Suite du récit de Pelner	47
VIII.	La prairie de Kolmörn	55
IX.	Le serpent	63
X.	Un sort funeste	70
XI.	« Plus précieux que votre âme »	79
XII.	La Camarde	88

### DEUXIÈME PARTIE DÄLMÖ

XIII.	Un hôte de marque	95
XIV.	Le souper	100
XV.	La malédiction	107
XVI.	Le baron Ödrek	112
XVII.	Le rebouteux	118
XVIII.	Les trois sœurs	123
XIX.	La hache sanglante	128
XX.	D'outre-tombe	133
XXI.	Dans l'aile interdite	138
XXII.	Les monstres	144
XXIII.	La lune et le soleil	149
XXIV.	Un crime passible du bûcher	154
XXV.	Le complot dévoilé	159

XXVI.	Suite des confidences du médecin Hundin	164
XXVII.	Un nouveau cadavre	169
XXVIII.	L'ombre de la guerre	174
XXIX.	Une nouvelle malédiction	179
XXX.	Au-dessus du vide	184
XXXI.	Les bêtes	189
XXXII.	Le mystère de la tête coupée	194
XXXIII.	Monsieur Smaud se pose des questions	199
XXXIV.	La justice du peuple	204
XXXV.	La révélation	209
XXXVI.	Le capitaine Lifhort se pose des questions	214
XXXVII.	« Pauvre, pauvre Lena ! »	219
XXXVIII.	Les fiançailles rompues	224
XXXIX.	Le maître de guerre joue son va-tout	229
XL.	Un bien étrange repas	234
XLI.	La vérité cachée au fond d'une tombe	239
XLII.	Une peine que rien ne pourra jamais soulager	244
XLIII.	Battue nocturne	249
XLIV.	Les nerfs lâchent	254
XLV.	Le duel	260
XLVI.	Une déclaration	265
XLVII.	L'homme en noir	270
XLVIII.	Les oubliettes	275
XLIX.	La fin du silence	280
L.	Le récit d'Ambrosius	285
LI.	La fièvre	290
LII.	Une nuit d'épouvante	295

### TROISIÈME PARTIE DANSE MACABRE

LIII.	Chasse à l'homme	303
LIV.	Un homme de Dieu	308
LV.	Une dangereuse épidémie	313
LVI.	La cage de l'ours	318
LVII.	Les rouages de la machination	323
LVIII.	Les pécheresses	328
LIX.	La catastrophe	334
LX.	Un exemple	339

LXI.	Les aveux	343
LXII.	Le prix à payer	349
LXIII.	Magie noire	354
LXIV.	L'assaut du vieux <i>burg</i>	359
LXV.	La mort fait sa moisson	364
LXVI.	La petite vengeance d'un garçon simple	369
LXVII.	L'heure de rendre des comptes	374
LXVIII.	« Si rien de cela n'était arrivé »	379
LXIX.	Sous une mauvaise étoile	383
LXX.	Breitenfeld	388

Le cycle *Eklendys* a pour toile de fond un petit pays oublié sur la rive sud de la Baltique.

L'histoire mouvementée d'*Eklendys* au fil des siècles constitue l'arrière-plan de récits de formes très diverses : romans, nouvelles, théâtre, feuilleton, journal, saga, mémoires, etc. Chaque volume du cycle est indépendant. Cependant, les échos de l'un à l'autre permettent de reconstituer une vaste fresque, des origines à nos jours.

Voir les titres parus et à paraître sur : [www.editions-astronome.com](http://www.editions-astronome.com)

## LE LIVRE D'AMERTUME

En nous retrouvant au Cercle chaque vendredi soir, Viktor, Klara, Maria et moi pensions trouver un espace de sérénité, loin d'une terrible crise politique : cette année-là, Eklendys était en effet au bord du chaos. Mais un jour, le Loup est entré dans notre bergerie, faisant basculer le destin de tous... en même temps que celui du pays. Car le colonel Leidkross a toujours agi ainsi : froidement, sans remords ni états d'âme. De quoi exacerber les sentiments et les tensions au sein de notre petit groupe d'amis... et conduire dans la violence à cette catastrophe dont le Cercle ne se relèverait pas. Jusqu'au jour où, me rappelant ma promesse, j'eus la folie de vouloir prouver le contraire.

## SAGA DE RELVINN

Les vikings n'ont pas tous fait voile vers l'ouest : certains ont emprunté les routes de l'Est, remontant les fleuves jusqu'à Kiev et Constantinople, et se trouvaient au service de l'empereur byzantin quand la première croisade s'est présentée à ses portes... Ce qui s'est passé alors, Relvinn le sait mieux que personne, lui qui, banni de son pays d'Eklendys, s'est vu contraint de suivre ces vikings dans leurs brutales expéditions. Mais la vie de Relvinn a connu bien d'autres péripéties : sorciers, revenants et guerriers fauves, querelles de familles rivales, procès retentissants, vengeance sanglante et trésor fabuleux composent ce récit enlevé, dont le héros manie encore mieux la ruse que l'épée.

## UNE VIE D'HOMME

Pourquoi Napoléon glissait-il la main sous son gilet ? Pourquoi Schubert n'a-t-il jamais terminé sa Symphonie inachevée ? Qu'a vraiment dit Cambronne à Waterloo ? Autant de questions, plus quelques autres, qui trouveront ici leurs réponses facétieuses. Au fil des mésaventures d'un poète candide, natif d'Eklendys, ce récit impertinent bouscule les figures tutélaires du romantisme, du grand Goethe un peu rassis à Lord Byron en séducteur impénitent, du peintre Friedrich à ce vantard de Chateaubriand, en passant par les élans fantasques de cette bonne Madame de Staël, la mauvaise humeur d'un Beethoven sourd comme un pot, le poète Heine dans les vapeurs d'opium et même les derniers Frères francs-maçons du divin Mozart...

## MARKAS

De l'exil du roi Markas IV en mai 1935, les historiens officiels d'Eklendys nous ont tout dit - du moins le pensait-on. Or ce qui s'est vraiment passé en coulisse pendant cette poignée de jours, personne n'avait eu le courage d'en témoigner. Le présent récit jette donc une lumière inédite et sans concession sur les tractations ourdies dans le secret des ministères, des ambassades, des casernes, des bureaux des syndicats et des capitaines d'industrie. Tout est dévoilé : complots, stratagèmes, trahisons, massacre... Qu'ils aient voulu le conserver à tout prix, s'en emparer grâce à une conjuration tortueuse ou le gagner au détour d'une révolution, en vérité ces hommes-là n'avaient que lui en tête : le pouvoir.

## NOUVELLES EKLENDAISES

Treize nouvelles situées en différentes époques de l'histoire d'Eklendys, créant entre elles un jeu singulier de résonances, de la Grande Peste de 1351 aux conséquences désastreuses de l'élection présidentielle eklendaise de 2017, des aventuriers des Comptoirs d'Orient aux émigrés du Nouveau Monde, d'une machine digne de Jules Verne à la confession d'un ancien déporté, d'un conte de l'âge des Lumières aux ténèbres d'un journal écrit dans les tranchées. Tissant au fil de ces récits, en apparence étrangers, des liens inattendus et multiples, confrontant des Eklendais souvent méconnus à des figures historiques aussi célèbres que Bakounine ou Hitler, ce recueil fait s'entrecroiser bien des chemins qui ne demandent qu'à vous perdre...

## LE CHÂTEAU D'ÖDREK

1630 : l'invasion d'Eklendys par les armées suédoises en pleine Guerre de Trente Ans bouscule la vie dissolue du capitaine Lifthort. Se retrouvant alors avec son pittoresque valet dans un village perdu à l'ombre d'un château sinistre, il est confronté à d'étranges phénomènes, liés à trois sœurs que l'on dit frappées par une horrible malédiction. Mais ces apparences ne cachent-elles pas un secret bien plus sordide ? À lui de le découvrir... avant que ne le retrouve un redoutable maître de guerre, rendu fou par la perte d'un objet infiniment précieux à ses yeux, et dont le désir est mu par la motivation la plus absolue : la peur. Une peur que l'insouciant Lifthort ferait peut-être bien de partager.

## LA SYMPHONIE PERDUE DE SIBELIUS

Et si cette partition retrouvée en 2003 était bien la dernière symphonie de Sibelius, composée lors de son séjour eklendais en 1931 et considérée depuis comme perdue ? Mais alors, pourquoi le compositeur s'est-il ensuite muré dans le silence jusqu'à sa mort ? Et comment comprendre les manœuvres des factions de l'ombre que cette découverte a tirées de leur long sommeil ? Si les réponses se trouvent en Eklendys, nous les découvrirons. Mais ce que nous n'avions pas imaginé, c'était que cette quête dérangerait autant. Ni qu'elle nous ferait courir de si graves dangers. Nous pensions que les Eklendais se passionneraient plutôt pour l'élection en cours ; pas tous, visiblement. Un peu d'aide de votre part nous serait précieuse.

## LE ROMAN DE MISKOL

Équivalent pour les Eklendais de la *Chanson de Roland* pour les Français, de *Beowulf* pour les Anglais ou du *Nibelungenlied* pour les Allemands, le Roman de Miskol relate les aventures du mythique roi d'Eklendys et de ses trois fils confrontés aux invasions des Huns, mais aussi aux sinistres projets du Maître de la Horde et du Conseil des Loups. Cette chanson de geste a connu au XIII<sup>e</sup> siècle une popularité immédiate car son auteur, l'énigmatique Vêxö, l'a composée en s'inspirant de maints récits de la tradition eklendaise. Pourtant, malgré son contenu purement légendaire en apparence, cette épopée des origines a valu au poète un procès aux conclusions dramatiques, dont sont ici dévoilées les raisons véritables.

## MÉMOIRES DU COMTE V\*\*\*

Les tractations pour le premier partage de la Pologne par les empires de Prusse, d'Autriche et de Russie, en 1772, devaient permettre au petit royaume d'Eklendys de s'inviter à la table des grands, et de s'imposer par la diplomatie en faisant oublier la faiblesse de ses armées – hélas, la mort brutale du roi en a décidé tout autrement. Or très vite, la rumeur s'est propagée : ce n'était pas un accident. C'est alors au comte V\*\*\*, homme de cour intègre et respecté, qu'a été confiée la charge délicate de faire toute la lumière sur l'assassinat, et de nettoyer la pourriture cachée sous les dorures du palais. Une mission périlleuse entre raison d'État, luttes de sociétés secrètes, scandales de mœurs et cercles ésotériques...



© Éditions de l'Astronome 2020  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
strictement réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-36686-162-4

Dépôt légal juin 2020

Achevé d'imprimer en juin 2020  
par les Imprimeries Bussière  
18203 St-Amand-Montrond (F)

pour le compte  
des Éditions de l'Astronome  
74200 Thonon-les-Bains (F)  
[www.editions-astronome.com](http://www.editions-astronome.com)